

21 juillet 2017

FESTIVALS/

AVIGNON



Pascal Keiser, jeudi à Avignon.

Pascal Keiser, ingénieur en chef de la Manufacture

Au centre de la polémique autour du spectacle sur Mohamed Merah, le président belge du théâtre avignonnais est passionné par l'innovation culturelle.

A ce stade, en effet, il n'y a plus qu'à s'ébouffer les cheveux et éclater de rire de sidération. «Surréaliste» Pascal Keiser et Paul Rondin, respectivement président de la Manufacture, théâtre très repéré du «off», et directeur délégué du Festival «in» d'Avignon, ne viennent pas de voir passer le fantôme de Gérard Philippe dans la cour du cloître saint-Louis. Ils viennent juste d'apprendre que la ministre de la Culture d'Israël réclamait à son homologue française l'interdiction de *Moi, la mort, je t'aime* comme vous aimez la vie, cette pièce de théâtre adaptée du texte de Mohamed Raciml

revenant sur les dernières heures de Mohamed Merah, au centre d'une violente polémique depuis sa présentation à la Manufacture début juillet. Un dossier miné qui s'ajoute à un autre, puisque Keiser a également été accusé cette année d'avoir déprogrammé la mise en scène, par Gérard Dumont, d'un texte de Charb. Scandale? «On a reçu un mince dossier de trois pages, sans voir de teaser, sans même pouvoir rencontrer les porteurs du projet – lesquels ont fini par nous lancer: "Si vous ne nous donnez pas une réponse dans la semaine, on s'engage avec un autre théâtre." Ce n'est pas comme ça

qu'on construit notre programmation! Aujourd'hui, ils nous accusent en plus d'antisémitisme. Ça frise la manipulation.» A ce stade donc, c'est-à-dire après les menaces d'extrémistes de tous bords et insultes d'associations qui pleuvent chaque jour au standard du théâtre, Pascal Keiser n'a visiblement qu'une seule envie: «Fêter la fin de l'histoire au resto», lance-t-il à son collègue du «in» avant de se retourner vers nous dans un seul et long soupir, paupières lasses et souriantes, résigné à ce que s'abatte sur lui la pluie de questions attendues sur: 1) la liberté de programmation, 2) la vigilance à l'égard des spectacles racoleurs, 3) le fait que la production artistique française semble avoir plus de mal que celle anglo-saxonne ou scan-

dinave à s'emparer des questions d'actualité sensible, et que le traitement desdits sujets est souvent moins problématique au cinéma qu'au théâtre, non? Pascal Keiser, mine professionnelle aussitôt recomposée, n'est pas du genre à botter en touche et développe longuement sa réponse... Que l'on résumera trop sommairement ainsi: si le traitement est le bon, aucun sujet n'est mauvais.

Innovations. On n'expédie pas l'argumentaire par désintérêt. Mais c'est que, si l'on est venu rencontrer l'homme dans la tempête, d'accord, on avait aussi une plus saine curiosité pour le directeur de salle respecté qui se cache derrière, l'opérateur culturel technophile qui sait causer VR et immersion 360, le Belge francophone couteau

pour peser face aux Gafa [Google, Apple, Facebook, Amazon, ndr], les imaginaires seront bientôt exclusivement américains.»

«Prolétarien». Pour saisir le liant du parcours, il faut faire un détour par le bassin sidérurgique de Charleroi, où cet ingénieur civil polytechnicien a grandi dans un milieu modeste (un père ouvrier, une mère immigrée italienne au foyer), avant d'être sensibilisé à l'art et la littérature par son prof de français, le dramaturge wallon Jean Louvet, «un grand auteur, issu du théâtre prolétarien et qui fut déterminant dans la naissance de la Manufacture». Rien d'étonnant à le voir donc batailler aujourd'hui sur le terrain des «déterminismes socio-culturels», en inventant de nouveaux chemins vers les publics, «et surtout de nouveaux chemins vers de nouveaux publics». Il croit dur comme fer dans une recette: les dispositifs immersifs, déambulatoire-collaboratifs, les copinages entre ingénieurs et artistes, les formats d'adresse originaux aux spectateurs qu'il tente de multiplier sur Avignon (pièces pour spectateur unique, par exemple, d'autres données à la Croix-Rouge, dans les écoles et quartiers sensibles). Un credo qui lui vient de Didier Fusillier, actuel président de la Villette et ex-directeur de la Scène nationale de Maubeuge dont il vante, sans plus l'hagiographe, «la gymnastique intellectuelle. Dans les années 90, à Maubeuge, j'ai découvert grâce à lui nombre de pièces stupéfiantes dans des halls de hangars désaffectés. J'ai hérité de lui un goût pour un certain type de programmations. Programmation qui, à la Manufacture, compte quelques loups. Rappelons toutefois qu'elle avait mis l'an passé sur le génial *We Love Arabs*, de l'Israélien Hillel Kogan, une satire hilarante des formes de racisme les plus larvées entre Juifs et Arabes. Un sujet hautement inflammable, encore une fois, qui avait demandé un impressionnant dispositif de sécurité.

ÈVE BEAUVALLET
(à Avignon)
Photo **OLIVIER METZGER**

suisse au CV surétouffé, une sorte de chaînon manquant entre innovations brevetées et culture MJC. Pascal Keiser, la cinquantaine connectée, est en effet à la tête de cette Manufacture avignonnaise, structure indépendante que l'on surnomme souvent le «in du off» et dédiée au «théâtre contemporain engagé» dont les formes se renouvellent, de son point de vue, grâce à la génération des 20-35 ans qu'il estime bien plus politisée que son aînée. Et découvrons que le même Keiser est aussi le commissaire artistique du musée numérique au sein de la «Micro-Folie» de Sevran (projet de «démocratisation» porté par la Villette). Il a par ailleurs travaillé, main dans la main, avec la direction du «in» d'Avignon, à l'obtention du label French Tech Culture et développé l'accélérateur de start-up «The Bridge», persuadé, en pro-européen acharné, que «si l'on ne développe pas de notre côté des projets en maîtrisant toute la chaîne de production (les outils technologiques comme les contenus)